

**Claude Roy**

Professeur de philosophie  
Cégep André-Laurendeau

**D**ans la classe, Stéphane se met des pincettes dans les cheveux pour faire rire ses voisins. Je viens de l'avertir : un mot de plus et c'est la porte !

- « Stéphane ! »
- « Quoi ? J'ai pas dit un mot ! »

La mauvaise foi est telle que je me retiens d'éclater. Et ceux qui me connaissent peuvent apprécier mon effort : il n'y a pas plus soupe au lait que moi. De toute façon, j'ai déjà « éclaté » deux fois en autant de semaines ; si je veux pouvoir finir la session, je dois reprendre le contrôle, d'abord de moi-même, ensuite de la classe. Il aurait suffi de presque rien pour que l'atmosphère tourne au vinaigre, puis au cauchemar, mais les cauchemars je me les réserve ; c'est pour moi, la nuit, dans le secret de mon lit, quand l'école que je crois avoir laissée loin derrière moi vient soudain me rattraper pour me harceler : demain encore, trois ou six heures de cours, encore le même scénario, pourras-tu tenir ?

Quand je n'ai pas de cours, je suis ravi d'occuper mon bureau, au deuxième étage, où le studio de son, juste à côté, me laisse parfois suffisamment de répit pour m'entendre penser et faire mes corrections. Justement, des étudiantes dans le corridor attendent que leur professeur les fasse entrer pour leur donner le mode d'emploi des appareils audio.

- « Maudit qu'y é mémère c't' ostie d'prof là ! »

Je lève la tête : une jeune et jolie fille, habillée comme aucune professeure ne pourrait se le permettre, de la « meilleure société », exprime ainsi sa satisfaction à l'égard de son professeur. Ça ne s'adresse pas à moi, mais je le prends quand même personnel. Ce n'est pas tant le jugement qui m'irrite que la manière. En fait, je crois que c'est ce qu'on pourrait reprocher le plus à nos étudiants cette année : l'absence de manières. À force de circuler, de jaser avec les uns et les autres, je suis stupéfait d'apprendre à quel point le problème est généralisé : pas un professeur qui n'ait quelque problème de comportement à rapporter.

#### « L'EFFET TÉLÉVISION »

Ça commence par « l'effet télévision ». Rien de plus déréalisant que cette impression d'être une télé dont les étudiants auraient perdu le contrôle (leurs efforts pour « zapper » restent manifestement vains) et dont ils se désintéressent assez vite pour se livrer à leurs activités personnelles : retoucher le maquillage au moment où le professeur expose le délicat problème de l'induction, s'étendre pour un somme à la déduction, jouer au tic-tac-toe quand la distinction entre abstrait et concret se fait trop nébuleuse, sauter par-dessus son bureau pour aller se chercher une chaise sur laquelle mettre ses pieds quand le cours s'étend sur plus d'une heure et que le professeur ne semble pas devoir passer un message publicitaire pour permettre à chacun de reprendre vie. Ces manifestations ne sont pas nouvelles, c'est leur intensité qui inquiète. Et le naturel avec lequel elles se font. Essayez de convaincre un étudiant, aujourd'hui, qu'il y a quelque chose de répréhensible dans son comportement !

Pour la première fois en dix-sept ans d'enseignement, j'ai carrément l'impression de parler pour les murs. À tel point que je n'ose plus faire taire les étudiants lorsque je parle, de peur d'entendre ma voix rebondir aux quatre coins de la classe. De toute façon, même lorsque par hasard ils écoutent, ils ne comprennent pas ce que je dis. Jusqu'à maintenant, on me trouvait plate ou on me trouvait drôle, mais on comprenait habituellement à quel niveau je parlais quand je disais, par exemple : « Lorsqu'il se sera fait frapper cinq ou six fois par un camion, le petit garçon va développer son sens de la réalité et ne se précipitera plus de l'autre côté de la rue... » Pour la première fois, cette année, la classe unanime se récrie, horrifiée : « Tu penses pas qu'y va être mort avant, non ? » Et je vois bien dans leurs yeux à quel point ils souffrent de devoir entendre de pareilles inepties. Leur professeur est décidément épais dans le plus mince.

Le plus dur dans, « l'effet télévision », c'est quand les étudiants, juste sous ton nez, parlent de toi entre eux comme si tu n'existais pas : « As-tu compris quelque chose, toi ? De quoi y parle ? C'est-tu assez capoté ! » La perle des perles, entendue par ma propre télévision éducative : « Y'a donc l'air bête, y'a pas baisé sa bonne femme cette nuit... ou son bonhomme, on sait pas, on l'connait pas... » (Je sais que ça ne paraît pas très bien dans une revue diffusée dans les collèges, mais si ça s'entend dans une classe, ça doit pouvoir s'écrire).

\* Texte tiré de *Ma ligne*, syndicat de l'enseignement du cégep André-Laurendeau, vol. 4, n° 1, décembre 1990.

## UN P'TIT EFFORT ?

Déréalisant, et dévalorisant. Essayez donc de vous convaincre vous-même, après cela, de votre compétence et du grand intérêt de vos cours ! Vous avez beau concocter les exposés les plus clairs, multiplier les trucs pédagogiques les plus éprouvés, vous n'en faites jamais assez. L'étudiant, aujourd'hui, est persuadé qu'un texte est incompréhensible s'il ne parvient pas à le comprendre du premier coup, qu'un mot est trop compliqué si celui-ci ne fait pas déjà partie de son vocabulaire courant.

- « La chair ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Ça fait « viande »
- « Qu'est-ce que tu dirais à la place ? »
- « Ben, le cul ! »

Rendez-vous donc au Jugement dernier où la Résurrection du cul nous promet une éternité sans façon.

Si les élèves ne comprennent pas les explications du professeur, c'est que le professeur ne sait pas enseigner. Ils sont comme des aspirants pilotes qui exigeraient qu'on simplifie les avions parce que le tableau de bord est trop complexe pour eux. Qu'eux aient quelque chose à apprendre ou quelque effort à fournir, voilà qui est loin d'être évident. Après « l'effet télévision », on pourrait parler de « mentalité de Woolworth ». Nous sommes à leur service, alors qu'on les satisfasse : ils veulent 1- un professeur qui soit drôle, 2- parler d'autre chose que des sujets du cours, 3- lire des choses qu'ils aiment (résultats d'un sondage maison). En prime, le professeur doit sourire et se montrer aimable ; un jour de grande dépression, je me suis fait rabrouer par une étudiante : « T'es à notre service, tu pourrais sourire et dire bonjour ! » Et je ne dis rien des parties de bras que sont devenues les évaluations : ce n'est plus l'étudiant qui justifie, par son travail, l'accumulation des bonnes notes, c'est le professeur qui, engagé dans une épreuve de force, doit justifier le moindre point manquant. À la limite, on pourrait soutenir qu'un étudiant qui ne remet pas son travail devrait recevoir la note maximale puisqu'il n'a rien fait pour qu'on lui enlève des points.

### «...ET LES MOTS POUR LE DIRE... »

Marie-Andrée, ma consœur d'infortune, reçoit des étudiants à son bureau en dehors des cours pour leur donner des leçons particulières de français. Les volontaires ne se bousculent pas. Elle donne des dictées et explique les règles de grammaire. Sujet ? Verbe ? Complément ?

Dans les copies qui s'amoncellent sur mon bureau, Einstein, d'autorité compétente en matière de physique, est devenu soudain un homme autoritaire ; le raisonnement inductif est indicatif et la moitié des phrases que je lis resteraient sans vie si, par empathie, je n'essayais à tout prix de leur trouver un sens, souvent grâce à des acrobaties qui ne sont plus de mon âge.

« Si l'enfant a un manque d'affection ses activités intellectuelles ne prendra l'élan nécessaire qui résulte un effet nocif » veut probablement dire : « Si l'enfant manque d'affection ses activités intellectuelles ne pourront prendre l'élan nécessaire et il en résultera un effet nocif » (la copie que j'ai sous les yeux, par exemple). « L'exécution du programme génétique » signifie sûrement « L'exécution du programme génétique » ;

quant à savoir exactement ce que ça veut dire, c'est une autre histoire. « Pour un bon développement se fait à le plus haut degré... » Là, je commence généralement à faiblir.

Pourtant, je n'ai pris que des exemples où les problèmes de grammaire et de syntaxe dominant. J'aurais pu choisir des exemples où les phrases sont tout bonnement incompréhensibles dans quelque sens qu'on les retourne. Si les étudiants prenaient le quart du temps et se donnaient, pour se relire, la moitié de la peine que je me donne pour les lire, j'imagine qu'ils se rendraient eux-mêmes compte de l'insignifiance de leurs rédactions. À moins que tout ce qu'on fait en classe, tout ce qu'on leur donne à lire, leur semble si incompréhensible et absurde qu'ils ont l'impression d'être sur la bonne voie en écrivant de cette façon-là.

Pourtant, il se fait de plus en plus de manuels pour le cours de philosophie 101, adaptés à la clientèle de première année de cégep. Je n'avais que l'embarras du choix et je ne m'en suis pas privé : tous mes textes en proviennent. Et j'ai l'impression que les explications que je donne en classe, depuis le temps que je les peaufine, n'ont jamais été si claires et limpides. Pourtant, ces textes sont encore trop difficiles, et le professeur encore plus « capoté » qu'avant.


## LA PENSÉE MAGIQUE

Difficultés d'apprentissage ? Problèmes de comportement ? Il n'est pas facile de départager. Il y a des difficultés si profondes, tant en ce qui concerne la compréhension que l'expression, la langue que la pensée formelle, qu'on se demande si ces étudiants n'auraient pas tout bonnement besoin de refaire leurs classes depuis le primaire. On se demande ce qu'il reste encore possible de faire pour et avec eux. D'un autre côté, les problèmes de comportement n'expliquent pas tout, mais n'aident pas non plus.

Contrairement aux « articles 33 » que nous tentions de rescaper l'an dernier, les étudiants « volontaires », cuvée automne 90, n'ont pas principalement un problème de motivation. Par exemple, ils sont présents en classe. Même ceux qui n'ont aucune chance de réussir leur cours : ils ne s'en rendent tout simplement pas compte (un collègue me racontait l'histoire de son étudiant qui devrait obtenir 33 sur 30 d'ici la fin de la session : « Je vais faire mon possible, Monsieur » !). Si vous leur demandez s'ils veulent réussir, la plupart répondront « oui ». Mais la pensée magique continue d'opérer : il faudrait que ça vienne tout seul, comme par enchantement. C'est ce qu'on attendait du cours... et qui ne s'est pas produit. Il faudrait que le professeur soit assez bon pour que les étudiants passent, les textes assez faciles pour qu'ils comprennent du premier coup, les cours assez spectaculaires pour qu'ils s'en souviennent. L'effort ? Qui leur a jamais parlé d'effort ? Si vous ne les suivez pas comme des enfants d'école, ils ne font rien. Si vous le faites, ils se plaignent d'être traités comme des enfants d'école. Le problème, c'est qu'ils n'ont pas réussi, en temps voulu, leur apprentissage élémentaire et qu'ils ont passé l'âge d'une pédagogie adaptée à un tel niveau de difficulté. D'où les efforts (les seuls qu'ils fournissent) pour ne pas suivre les consignes, ne pas appliquer les méthodes, ne pas écouter ce que tu pourrais avoir à leur dire. D'où leur mentalité de consommateur : tu es à leur service, c'est donc à eux à définir les besoins.

## « ...NI DIEU NI MAÎTRE »

*La relation pédagogique dans tout ça ? Je pense qu'il faut l'oublier. La relation telle qu'on la pratiquait, telle qu'on continue de l'imaginer, n'est tout simplement plus possible. Pendant qu'à l'université on continue à former des maîtres, les étudiants d'aujourd'hui n'ont plus « ni Dieu ni maître ». Ils sont de jeunes adultes, avec des emplois exigeants, des comptes en banque imposants, une vie familiale et sentimentale compliquée. Ils connaissent peu d'interdits et sont revenus de tout. Souvent leurs expériences de vie, réelles ou fictives, dépassent les tiennes. Que tu aies, toi, quelque chose à leur apprendre, que tu sois, toi, un « maître », ce n'est plus une évidence pour personne. Il ne leur viendrait pas à l'idée que le savoir que tu possèdes (à moins qu'il ne soit essentiellement technique) et le pouvoir qu'il te donne existent.*

*Moi-même, je n'en suis plus tout à fait sûr. *